

Car il lui parlait de sa gloire, (1)

III.

Dans les arbres touffus autour du vieux château
Dont l'image en tremblant se dessinait sur l'eau,
S'entretenaient un soir Edouard et Louise
Assis sous les ramaux balancés par la brise.
Louise ressemblait sous ses vêtements blancs
A ces anges du ciel purs et resplendissants
Dont les bardes divins nous ont tracé l'image.
Une noble douceur régnait sur son visage.
L'un pour l'autre leurs cœurs semblaient être formés,
Avant de le savoir tous deux s'étaient aimés.

Mais des feux inconnus troublaient déjà leurs ames.
Dans leurs sens agités s'allumaient d'autres flammes ;
Assis au bord des flots à leurs pieds murmurant,
Murmure qui comme eux soupirait tendrement,
Edouard appuyait sur les bras de Louise
Son front dont les cheveux se jouaient dans la brise,
Tandis que les oiseaux voltigeant dans les airs,
Répandaient autour d'eux leurs amoureux concerts.
Là, leurs cœurs se livraient aux douces rêveries ;
Tous les jours enivrés à leurs coupes fleuries,
Ils semblaient oublier leur terrestre séjour !
Quel bonheur égala notre premier amour !
Mais ce bonheur durait toujours peu pour Louise :
Un rayon lumineux dans son ame surprise
Jetait un vif éclat, puis mourrait aussitôt ;
Le calme ne faisait que passer sur le flot.
Quel beau soleil descend derrière la montagne—
Dorera-t-il toujours ainsi notre campagne ?
Et puis vers l'avenir elle jette un regard,
Où ses pensées aimaient à flotter au hasard.

Edouard là, tout semble nous sourire ;

Et pourtant, peut-être ai-je tort ?

Mais, malgré moi je crains le sort,

Et les pressentiments que le passé m'inspire.

Qui sait quel avenir me destine le ciel ?

Qui put jamais sonder ce secret éternel ?—

L'avenir ! Devant nous, il recule sans cesse.

Dans le fond du passé, que vois-je ? la tristesse.

Le trépas avec elle a marqué mon berceau :

Hélas ! mes premiers cris troublèrent un tombeau.

Non, je n'ai jamais vu ceux qui m'ont donné l'être

Sous le toit étranger, Edouard, j'ai dû croître.

Puis elle devint triste. Orpheline en naissant

Elle n'avait jamais connu l'embrassement,—

Le tendre embrassement d'une mère chérie ;

Et sans savoir pourquoi sa paupière attendrie

Se voilait souvent de pleurs,

En voyant du matin, le soir, périr les fleurs,

Où la feuille que loin de sa tige tremblante

Emportait dans son cours l'onde toujours fuyante.

Edouard ! Edouard ! pour toi fut le bonheur.

Et dans ces lieux si chers, un père, dont le cœur

Te comprit, et pour toi, battait plein d'espérance,

Veilla sur ton berceau, protégea ton enfance ;

Une mère sourit tous les jours à tes vœux,

Et sème sur tes pas des jours toujours heureux.

(1) Les canadiens qui étaient autrefois presque tous soldats marchaient à la guerre sous les ordres de leurs seigneurs. Ainsi à la bataille de Carillon, les 3 brigades canadiennes étaient commandées par le baron de St. Ours, et MM. De Lanaudière et De Gaspé.

Mais moi, pauvre étrangère, en vain, mon ame est triste,
Qui peut soulager sa douleur ?

Hélas ! chaque penser qui m'égaie ou m'attriste

Doit naître et mourir dans mon cœur.

A ces mots, Edouard s'attendrit et la presse,

Longtemps, contre son sein : pourquoi tant de tristesse

O toi, pour qui je donnerais mon sang ?

Eh ! ne suis-je donc plus ton frère, ton amant ?

Rejette loin de toi ces lugubres pensées.

De ton sort satisfait les rigueurs sont passées.

Le mien qui nous sourit veillera sur nos jours.

N'as-tu pas foi dans lui comme dans nos amours ?—

Edouard, pourra-t-il changer ma destinée ?

La mienne me poursuit depuis que je suis née.

Un songe que j'ai fait, et qui troubla mes sens,

Semble ajouter encor à mes pressentiments.

Toi qui fais, Edouard, ma seule espérance,

Pardonne à mon cœur son effroi ;

Il n'a rien de caché pour toi ;

Et ce récit pourra soulager sa souffrance ;

Mais la fatalité me soumet à sa loi.

IV.

“ Un soir on entendait dans ce manoir antique

“ Des pas sourds, cadencés, une douce musique ;

“ Puis un bruit prolongé de rires et de voix

“ Qui réveillaient l'écho silencieux des bois,

“ Les fenêtres semblaient rayonner de lumière ;

“ Les flots du Saint-Laurent dans leur pente légère

“ Brillaient comme un miroir qu'embrasent mille feux ;

“ Et leur reflet dorait les nuages des cieus.

“ L'on fêtait en ces lieux une grande victoire,

“ Où le brave Edouard s'était couvert de gloire.

“ Cent beautés y brillaient, et leurs traits souriants,

“ Sour leurs longs cils archés leurs yeux noirs, languissants

“ Etincellaient de grace, et partout leur sourire

“ Répandait dans les cœurs la joie et le délire—

“ Dans le fond du salon des mets délicieux

“ Sur des vases d'argent plus loin frappent les yeux.

“ Sous les lustres partout l'or et le cristal brillent

“ Dans les coupes les vins bouillonnent et pétillent.

“ L'on vantait tes exploits, on chantait les vainqueurs ;

“ Ton vieux père à ton nom, d'orgueil, versait des pleurs.

“ Mais un bruit tout-à-coup frappe la salle immense.

“ Ah ciel ! là-bas, là-bas, un spectre qui s'avance !

“ Tous les yeux sont tournés au sommet du coteau

“ Que la lune effleurait derrière le château.

“ L'œil attaché sur lui la foule s'est pressée,

“ Muette de frayeur elle reste glacée.

“ Je sens encore mon sang remonter vers mon cœur.

“ Ses yeux étaient hagards ; une sombre pâleur

“ Sous ses cheveux épars régnait sur son visage ;

“ Mais sa voix était douce et semblable au feuillage

“ Qu'agitent mollement les zéphirs du matin.

“ De son linceul vers nous elle leva la main.

“ Et sa voix s'élevant suave, mais tremblante,

“ Porta jusqu'au festin sa plainte gémissante.

“ Et l'écho de la nuit en répétant ses chants

“ Fit retentir le ciel de ses tristes accents.

“ Echos du soir qui veillez dans la plaine